

**REGARDS SUR
L' HOSPITALITÉ**

Elsa Dorlin

ON HOSPITALITY

Elsa Dorlin

Professeur de philosophie depuis 2011
(Paris 8 et Cresppa-LabTop UMR 7217).

En 2009, elle obtient la médaille de bronze du CNRS pour ses travaux sur le genre. Spécialiste de l'histoire du sexisme et du racisme moderne, elle a travaillé sur la genèse de la nation moderne, du corps national et des subjectivités incarnées dans une perspective foucauldienne. Héritière de la pensée fanonienne et du féminisme afro-descendant, elle s'intéresse aux idéologies et technologies contemporaines de pouvoir, à partir d'une histoire critique du concept de violence. Son dernier ouvrage paru en 2017 aux Éditions La Découverte, s'intitule *Se Défendre. Une philosophie de la violence*.

Political and social philosopher, professor of philosophy since 2011 (Paris 8 and Cresppa-LabTop UMR 7217. In 2009, she won the CNRS bronze medal for her work on gender. Specialist in the history of sexism and modern racism, she worked on the genesis of the modern nation. She is interested in contemporary ideologies and mythologies, based on a critical history of the concept of civility (and a political history of nudity).

ELSA DORLIN

Philosophe et universitaire / France

Je remercie infiniment Maja Hoffmann pour cette invitation, ainsi que Paul B. Preciado et toutes les personnes qui ont rendu cet événement possible. Je vais commencer par une histoire. J'étais sur la Côte d'Azur. C'était une magnifique journée de septembre, comme la Côte d'Azur en offre tant – une lumière fascinante, le ciel immense et la mer en miroir. La ligne de chemin de fer relie l'Italie à Marseille et le train est comme suspendu au-dessus de l'eau, frisant la roche végétalisée, fleurie. Au-dessus des villas des milliardaires sur lesquelles on a une vue surplombante, on entrevoit les centres historiques des petites villes ; parfois apparaissent une bâtisse isolée et son jardin d'un autre temps qui semblent abandonnés.

En quittant Beaulieu-sur-Mer, en cette fin d'après-midi, j'étais avec mes deux enfants et nous rentrions de la plage, où nous avons passé quelques heures. Le train est un train de « banlieue », le trajet est très court entre la France et l'Italie, moins d'une heure, selon les arrêts. Ce n'est plus le plein été, le train n'est pas bondé : il y a les gens du pays, des travailleurs, des familles, des jeunes en groupe de deux ou trois, mais plutôt les personnes qui ne circulent pas en voiture par nécessité ou par choix éthique. Je fais partie de ces derniers. Je veux aussi montrer à mes enfants ces paysages à couper le souffle. L'un d'eux, dans le train, a besoin d'aller aux toilettes ; en

fait, depuis quelques mois, les toilettes sont souvent fermées dans les trains ; parfois une seule est laissée à disposition des « usagers ». Nous arpentons le train, nous sommes en habits d'été, nous avons encore du sable collé sur les chevilles et les pieds. J'ouvre la porte et comme à mon habitude je m'apprête à devancer mon enfant, pour vérifier la propreté du lieu... quand je rentre dans cet espace exigu, mon geste est arrêté : derrière la porte, coincé entre celle-ci et la cuvette des toilettes, il y a un grand jeune homme noir.

Il a les yeux exorbités de peur, tout son corps tremble, il est en nage – la sueur qui lui coule sur le front n'est pas le fait de la température estivale qui règne dehors, le train est surclimatisé, c'est la sueur de l'effroi. Il est habillé avec des vêtements qui ne sont pas de saison, plutôt chauds et trop grands pour lui. Il me regarde dans les yeux, sans un mot, il met juste le doigt sur sa bouche pour me dire de ne pas parler, et tout de suite après joint ses mains pour me supplier de ne pas dénoncer sa présence de quelque façon que ce soit. Nous restons quelques instants l'un et l'autre plongés dans un regard. Je reste quelques secondes, stupéfaite, puis je hoche la tête et referme la porte. Mon enfant est derrière moi, témoin de la scène.

À ce moment, je pense que je n'étais pas à Paris, témoin des descentes de police sous le métro aérien, où sous des tentes dormaient dans le froid de l'hiver des dizaines de réfugiés à qui l'État français

published an amazing essay, one of the best that has been written recently and one of the best that I have ever read, called *Se défendre, une philosophie de la violence* [*Defending Oneself, a Philosophy of Violence*]. I welcome Elsa Dorlin.

ELSA DORLIN

Philosopher and academic / France

I offer my sincere thanks to Maja Hoffmann for this invitation, to Paul B. Preciado, and to all the people who made this event possible. I will begin today with a story. I was on the French Riviera. It was in September, on a beautiful day, with captivating light, an immense sky and a gleaming sea. The railway line connects Italy and Marseilles, and the train sort of hangs over the water, curling around rocks that are covered in vegetation and flowers. Overlooking the villas of the billionaires, you can see the historic city centres of small towns; sometimes you see an isolated, abandoned-looking building and garden from another time.

In the late afternoon, after spending a few hours at the beach of Beaulieu-sur-Mer with my two children, we head back home. The train is a short “suburban” line that runs between France and Italy, with rides sometimes taking less than an hour when the stops are few. It's no longer the summer, and the train is not crowded. There are locals, workers, families and young people in groups of two or three, people who



don't take the car by necessity or by ethical choice. I am part of the latter group. I also wanted to show my children these breath-taking landscapes. One of them needs to go to the toilet, but for several months, the toilets have often been closed on the trains, with only one of them is open to “users”. We walk up and down the train in our summer clothes and with sand still stuck to our ankles and feet. I open the door of the toilet, and go in first as usual to check its cleanliness, and when I enter this cramped space, I stop in my tracks: caught between the door and the toilet bowl is a tall young black man.

His eyes are bulging with fear, his whole body is shaking, he is swimming in sweat. The sweat running down his forehead is not the result of the summer temperature outside – the train's air-conditioning is on too high – it's the sweat of dread. He's dressed in clothes that are too big for him and that are too warm for the summer season. He looks me in the eyes and without saying a word, he just puts his finger on his mouth to tell me not to speak, and immediately after he joins his hands and begs me not to denounce him in any way. We both remain immersed in each other's gaze for a few seconds. I stay a few seconds, dumbfounded, and then I nod and close the door. My child is behind me, a witness to the scene.

At that moment I think, “But I'm not in Paris, where there are police raided of dozens of refugees who slept in tents under the aerial metro in the cold winter, with

arrachaient les couvertures de survie, confisquaient les chaussures, tout en entravant les associations de soutien... À ce moment, j’entends ma fille qui me dit qu’elle a peur et je me sens paralysée, interpellée par le regard de cet homme et incapable de l’aider ici et maintenant sinon en me taisant et en refermant la porte. Je suis de l’autre côté, le côté de celles et ceux qui ont un chez soi, une maison où je peux rentrer quelques heures plus tard, au chaud, rassasiée et en sécurité. J’ai un chez moi et je ne lui ai pas dit de venir avec moi, j’ai un chez moi et la seule chose que m’a demandée cet homme, en un regard et sans un mot, c’est de ne pas le dénoncer. Alors à ce moment, contre ma volonté, sans que je n’aie rien fait et précisément parce que je n’ai rien fait, je suis du côté de ce « nous », de ce « nous » *versus* « eux », *versus* « les autres »...

À peine quelques minutes plus tard, le train s’arrête dans une gare et je vois sur le quai un groupe de forces de l’ordre : il y a, semble-t-il, des policiers ou peut-être des douaniers, et aussi des contrôleurs de la SNCF et des brigades privées de la SNCF à qui les pouvoirs publics ont délégué un droit de contrôle et dont l’uniforme ressemble à s’y tromper à ceux des unités de police. Tout se passe très vite, une partie demeure sur le quai et vérifie les personnes qui descendent du train, une autre entre dans le train et arpente les wagons : ils demandent leur titre de transport à toutes les personnes noires et « assimilées » à des profils racialisés considérés par leur

hiérarchie comme « à risque⁵ » (cela signifie les Afghans, les Syriens, par exemple), présentes parmi les voyageurs, jamais aux « autres ». En même temps que leur billet, ces personnes montrent aussi leur carte d’identité comme si, lasses d’être contrôlées plusieurs fois par semaine, elles savaient exactement que, derrière cette prétendue procédure de routine, il s’agissait d’un véritable guet-apens.

Ce jour-là, j’ai lu la déception sur le visage d’un agent de contrôle quand, en contrôlant un homme dans mon wagon, ce dernier a sorti sa carte d’identité française. Je n’ai pas eu le temps de voir ce qui s’est passé ensuite. Je n’ai pas vu ce qui s’était passé pour le jeune homme caché dans les toilettes, qui ont certainement été le premier endroit que ces individus ont inspecté. Les forces de l’ordre ont quadrillé les wagons le temps de cette opération, ne laissant à personne la liberté de se lever. Quelques minutes après, le train est reparti comme si de rien n’était, j’ai entraperçu sur le quai des personnes entourées du reste des troupes en uniforme. Cette scène, ou quelques autres similaires, il y en a eu des centaines et des centaines...

J’ai passé quelques mois à Nice, j’y ai vécu comme une citoyenne lambda, pour des raisons professionnelles. Grâce à un proche qui travaillait à la SNCF, j’ai appris que presque chaque semaine un migrant – à ma connaissance il ne s’agissait que de jeunes hommes – était blessé ou mort, mutilé ou écrasé par un train ou

5. Depuis l’attentat du 14 juillet 2016, sur la promenade des Anglais à Nice.

the French State tearing away their survival blankets, confiscating their shoes, and hindering support associations.” At that moment, I hear my daughter tell me she’s afraid and I feel stuck, apprehended by the gaze of this man, unable to do anything to help him other than by keeping quiet and shutting the door. I am on the other side, the side of those who have a warm, safe and well-stocked home that I can return to in few hours. I have a home and I don’t invite him in, I have a home and the only thing this man asks me with his gaze, without a word, is not to denounce him. So, at that moment, against my will, and without having done anything and precisely because I don’t do anything, I am on the side of this “We”, this “We” versus “Them”, this “We” versus “the Others”.

Just a few minutes later, the train stops at a station and I see a group of law enforcement officers on the platform. It looks like there also are police officers or perhaps customs officers, as well as SNCF ticket inspectors, and private brigades of the SNCF to whom the public authorities have delegated the right of control and whose uniforms are easily mistaken for those of the police. Everything happens very quickly. Some of them remain on the platform and check the people getting off the train; others board the train and go up and down the carriages. They ask to see the tickets of all the black people and all those “belonging” to racialised profiles that their superiors consider a “risk”⁵ (like Afghans and Syrians, for example). They never ask to see the tickets of the

“others”. These people also present their identity card with their tickets, as if tired of being checked several times a week, as if they knew beyond question that a trap is behind this allegedly routine procedure.

That day, I saw the disappointment on the face of a ticket inspector in my carriage when the man he was checking took out his French identity card. I didn’t have time to see what happened afterwards. I didn’t see what happened to the young man hidden in the toilet, which is surely the first place where people like him go snooping. The police controlled the carriages during this operation, prohibiting passengers from getting up. A few minutes later, the train left as if nothing had happened, and I saw people on the platform surrounded by the rest of the troops in uniform. This scene was just one among hundreds and hundreds like it.

I spent a few months in Nice for professional reasons, where I lived as an ordinary citizen. I learned from a relative who worked for the SNCF that almost every week one migrant – usually a young man – is injured or killed, mutilated or crushed by a train, or electrocuted on the roof of a carriage on which he was hiding to enter France. Other people trying to cross the France-Italian border by walking along the tracks of this postcard train line have fallen and drowned.

Some of these “news items” were featured in the local press to explain the disruptions caused to rail

électrocuté sur le toit d’un wagon où il se cachait pour rejoindre la France. D’autres personnes sont mortes en tentant de traverser la frontière franco-italienne : elles marchaient le long des voies de cette ligne de carte postale, sont tombées et se sont noyées.

Certains de ces « faits divers » ont fait l’objet d’un entrefilet dans la presse locale pour expliquer la perturbation qu’ils avaient causée sur le trafic ferroviaire ; parfois, un article pointait la situation des migrants – je ne crois pas avoir jamais lu quels étaient les noms de ces hommes qui, chassés, sont morts pour échapper à leurs poursuivants. J’ai aussi pris connaissance de l’intérieur – grâce aux communiqués du syndicat CGT de l’Établissement Commercial Trains de Nice – les dispositifs que la direction de la SNCF mettait en place dans la région – sur injonction ou par complaisance avec la Région et la Préfecture de police – pour renforcer cette chasse ; et combien c’était l’occasion rêvée, pour ce qui n’est plus un service public mais bien une entreprise presque totalement privatisée, de supprimer des emplois de contrôleurs qui n’ont désormais d’autres fonctions que de suppléer cette chasse aux « étrangers », eux qui historiquement – après la Libération, et alors que la SNCF avait collaboré avec le régime nazi dans l’organisation de convoi de personnes persécutées et déportées – devaient assurer le bien-être et la sécurité des voyageurs. Désormais, il n’y a presque plus de « contrôleurs » sur les lignes de cette région, où l’exposition au risque de mort de certaines

populations a atteint son paroxysme. Ils ont été remplacés par des machines qui vendent les billets et par des portiques, à l’entrée des quais, dans les gares qui en vérifient la validité.

Si j’introduis mon propos avec cette expérience, c’est pour tenter de redonner du sens à une expérience qui est restée dans les limbes du réel ; non pas irréaliste, mais à proprement déréalisée par la prégnance de plus en plus brutale d’un cadre d’intelligibilité qui permet de continuer à vivre en demeurant presque indifférent à l’imposition d’une ligne de fracture entre des vies épargnées et des vies traquées. De ce point de vue, je ne peux qu’énoncer une critique désespérée de l’hospitalité, dans la mesure où il s’agit selon moi d’une notion largement décalée, obsolète, inactuelle.

On pourrait en effet reprendre la critique classique : celle-ci tente de réhabiliter l’hospitalité contre la violence des politiques nationales et nationalistes qui produisent tout autant qu’elles conduisent, de façon répressive et raciste, la « crise migratoire »

traffic; sometimes there were articles highlighting the situation of the migrants, though I don’t think I ever saw the names of these hunted men who died trying to escape from their pursuers. I also learned through internal sources – through internal communications between the General Confederation of Labour (CGT) union and the commercial train union (ECT) of Nice – about the apparatuses the management of the SNCF put in place in the region to consolidate this hunt, under the order of or in compliance with the regional government and the police. And what a blessing it was for this institution, which is no longer a public service but rather an almost totally privatised business. Ticket inspectors now have other things to do than to contribute to this hunt for “foreigners”. Historically – after the Liberation, before which the SNCF had collaborated with the Nazi regime by organising convoys of persecuted and deported persons – they were responsible for ensuring the well-being and safety of travellers. There are now almost no ticket inspectors on the train lines in this region where the risk of death has reached its climax for certain populations. The ticket inspectors have been replaced by ticket machines and by ticket gates at the entrance of the platforms.

I chose to introduce my presentation with this experience to try to give meaning to an experience that has remained in limbo, in the limbo of the real; not unreal but truly “derealised” by the increasingly brutal force of a framework of intelligibility that

allows us to continue to live in near indifference to the imposition of a break line between saved lives and hunted lives. From this perspective, I can only pronounce a desperate critique of hospitality to the extent that, in my opinion, it is a widely displaced, obsolete and outdated notion.

One could also repeat the classic critique that it is vain to attempt to rehabilitate hospitality against the violence of national and nationalist policies that both produce and lead the “migration crisis” in a repressive and racist way. One would be right to recall the ancient principle of hospitality, and one could recall Emmanuel Kant and perhaps even Jacques Derrida, insofar as this principle is at the foundation of sociability, transforming the stranger into a guest. It is also the condition of both the ethical and political possibility of any community. This leads to a position that denounces European policy, and that of most nation-states, calling on them to restore or improve their policy of hospitality, or at the very least not to criminalise the solidarity shown by many European citizens to migrants.

But let’s be serious. Under what reasonable conditions can we ignore or forget the fact that hospitality in its modern practice is intrinsically linked to colonisation? I think back on the archives I consulted in Aix-en-Provence – the archives on slavery and colonisation are just a few kilometres from here – and on the texts reporting the delighted words of the

– on aurait raison de rappeler le principe antique de l’hospitalité, ou encore Emmanuel Kant et peut-être même Jacques Derrida, en tant que ce principe est au fondement de la sociabilité, en transformant l’étranger en hôte, mais aussi la condition de possibilité à la fois éthique et politique de toute communauté possible. Cela entraîne alors, à l’encontre de la politique européenne ou de celles de la plupart des États-nations, une position réprobatrice qui enjoint ces derniers à restaurer, à rétablir ou à améliorer leur politique d’hospitalité – et, *a minima*, à ne pas criminaliser les gestes de solidarité effectués par nombre de citoyens européens.

Mais soyons sérieux : à quelles conditions raisonnables peut-on ignorer, oublier que l’hospitalité dans ses usages modernes est intrinsèquement liée à la colonisation ? Ayant consulté les Archives nationales d’outre-mer, à Aix-en-Provence, à quelques kilomètres d’ici, qui centralisent l’ensemble des archives relatives à l’esclavage et à la colonisation, je repense aux textes rapportant les propos hilares de gouverneurs qui, débarqués à Sainte-Lucie, à Saint-Vincent, en Martinique ou en Guadeloupe, ou ailleurs dans les Caraïbes, n’en revenaient pas de la naïveté des Indiens, qui les accueillait comme des invités alors qu’ils arrivaient comme des pillers et des assassins. Du jour où leurs navires débarquaient, ils déclaraient : « *Cette terre est à moi et je suis ici chez moi* » (dans les colonies françaises sucrières, les colons s’appellent les « habitants », ce qui renvoie les

Indiens des Caraïbes au statut d’arrivant, d’intrus). Il devient dès lors obscène de parler d’hospitalité.

Je ne peux me satisfaire d’une telle position. Dans notre contemporanéité, un tel raisonnement prend pour acquis qu’il nous faut toujours réfléchir à partir de l’Autre. L’hospitalité, je la récuse parce que je ne veux pas réfléchir à partir du point de vue de l’Autre. Je ne veux pas réfléchir à partir de ce « nous » qui accueille sans jamais interroger qui est ce « nous », comment est-il constitué, et qui le compose réellement. Ce « nous » nous enferme dans une rhétorique qui finalement réifie une communauté, qui pose dans une relation antagonique les autres et les invités, et qui pose aussi un « chez-soi » et un « ailleurs ». Un « chez-soi » qui accueille, et un « ailleurs » qui est hostile et qu’on fuit. Les nationaux et les étrangers. Mais, au fond, comment le « nous » peut-il d’emblée se comprendre dans la définition forclosée du national ? En outre, ne pas remettre en question ce cadre, c’est accepter que la contradiction glose sur les conditions de l’hospitalité : inviter, accueillir, héberger au pied levé, dépanner pour quelques nuits... – devant le fait accompli, comme si l’invité était mal élevé. Et puis il s’agit de maintenir la souveraineté de l’hôte : il n’invite que qui il choisit, il n’accueille avec la formule « Faites comme chez vous » que certains de ces invités, pas tous (et d’ailleurs le « Faites comme chez vous » suppose que l’invité est déjà un peu le même que moi) ; l’invité doit s’intégrer au us et coutumes du foyer. D’autres questions demeurent : on ne peut

governors who landed in Saint Lucia, Saint Vincent, Martinique or Guadeloupe, or elsewhere in the Caribbean, who couldn’t get over of the naivety of the Indians who welcomed them as guests, while in fact they arrived as looters and murderers. From the day they landed saying, “This land is mine and I am here at home” (in the French sugar colonies, settlers

are called the “inhabitants”, i.e. they were the self-proclaimed hosts to the Caribbean Indians), it became obscene to speak of hospitality.

I can’t accept such a position because, furthermore, this reasoning takes for granted that in our world today we must always think from the position of the Other. I reject hospitality because I don’t want to think from the point of

view of the Other. I don’t want to think about this “We” that welcomes without questioning who this “We” is, how it is constituted, and who it actually consists of. This “We” locks us into a rhetoric that, in the end, redefines a community, setting up an antagonistic relationship between the others and guests, and which also establishes a binary relation between a “home” that welcomes and a hostile “elsewhere” that we must

flee, and between nationals and foreigners. At bottom, how can the “We” understand itself in reference to a foreclosed definition of the national? Moreover, not to question this framework is to accept that the contradiction glosses over the conditions of hospitality (to invite, to welcome, to host at a moment’s notice, to help someone out for a few nights) in a sort of *fait accompli*, as if the guest were ill-mannered. It is also a question of maintaining the sovereignty of the host: he only invites whomever he chooses, he only welcomes some of these guests, not all, with the phrase “make yourself at home” which actually presupposes that the guest is already the same as the host in some way. To be able to take up the offer, the guest must adopt the habits and customs of the host’s home. Other questions remain unanswered, regarding the fact that we can’t accommodate everyone, that there aren’t enough beds, that there isn’t enough food in the fridge, that there isn’t enough space, etc. In short, hospitality is a monstrous analogy whose conception of political community is based on the home, whose conception of the country is based on the house, and according to which the world is organised around the figure of the *pater familias*.

It wouldn’t be an exaggeration to say that European States are trampling on the basic principles of hospitality today, but perhaps it’s not quite right to say this after all, since they just exercise hospitality in a pretty classic way, deciding who is invited and who deserves to be, and how one deserves hospitality.

pas accueillir tout le monde, il n’y a pas assez de lits, il n’y a pas assez de manger dans le frigo, il n’y a pas assez d’espace... Bref, l’hospitalité est une analogie monstrueuse qui pense la communauté politique sur le modèle du foyer, le pays sur celui de la maison, le monde sur celui de l’organisation du *pater familias*...

Il n’est pas exagéré de dire qu’aujourd’hui les États européens foulent au pied les principes élémentaires de l’hospitalité, mais il n’est peut-être pas tout à fait juste de réfléchir ainsi. En effet, ils appliquent seulement une hospitalité assez classique, en décidant qui est invité, qui mérite de l’être, et comment mériter l’hospitalité. Plus fondamentalement encore, réfléchir depuis le « nous » sans en interroger les sous-basements, c’est nécessairement prendre pour objet l’Autre, lui dénier toute subjectivité, toute puissance d’agir, le réduire à n’être qu’objet de pitié, de mépris, de peur et de haine... Or je ne suis pas ce « nous ».

Dans la vallée de Roya, pas très loin aussi, autour de Nice, autour notamment de Cédric Herrou, cultivateur, paysan qui a beaucoup œuvré pour ne pas accueillir du tout mais pour organiser la résistance avec les exilés, on préfère parler de « solidarité » plutôt que d’« hospitalité ». La nuance est fondamentale. Le terme de solidarité me fait penser ici que, ce qui est en jeu, c’est la façon dont nos vies sont interpellées par des vies que l’on rend à proprement parler invivables et que l’on expose au risque maximal de mort, que l’on laisse mourir et que l’on fait mourir

en faisant mourir à travers elles la capacité éthique d’être touché, révolté par ce qui se passe sous nos fenêtres, dans nos villes, nos montagnes, nos trains...

Cette façon dont nos vies sont interpellées est bien différente de l’appel à l’hospitalité. La solidarité, c’est celle qui, devant la réduction de certains êtres à des proies, me pousse non pas à les recueillir (comme des bêtes apeurées, c’est-à-dire encore comme des bêtes), mais bien à m’élever contre le pouvoir qui les traque, les chasse et les abat. La solidarité qui se tisse ici entre des êtres, c’est celle d’une lutte, d’une révolte contre un pouvoir qui abat désormais ceux qui ensemble défendent le droit inaliénable à vivre ici ou ailleurs et qui font face, selon une graduation de technologies répressives, au même gouvernement. (Cédric Herrou est aujourd’hui littéralement persécuté judiciairement par les autorités françaises.) L’enjeu ici est donc de défendre la vie même, ou plus exactement de se sauver, mais je veux dire de se sauver tous. Parce que nous sommes déjà morts si nous pouvons dormir tranquilles quand chez nous des vies sont devenues des cibles autorisées.

More fundamentally still, to think from the position of the “We” without questioning its foundations necessarily implies taking the other as an object, to deny him any subjectivity and any power to act, and to reduce him to a mere object of pity, scorn, fear and hatred. I, however, am not part of this “We”.

Near Nice, in the Roya Valley, not very far from here, they prefer to speak of “solidarity” than hospitality, especially regarding the work of Cedric Herrou, a farmer who has done a lot to organise – and not just to welcome – the resistance with the exiles. The nuance is fundamental. The term “solidarity” here makes me think that what’s at stake is the way our lives are questioned by lives that are made strictly unbearable. We expose “the other” to the maximum risk of death, that we let die and that we kill and that, in so doing, we kill our own ethical capacity to be touched and revolted by what’s happening under our windows, in our cities, in our mountains and on our trains.

This way of having our lives questioned is very different from the call to hospitality. When human beings are reduced to an object of prey, solidarity pushes me not to herd them together (like frightened animals), but to stand up against the powers that hunt and kills them. The solidarity woven here between human beings is that of a struggle, a revolt against a power that now knocks down those who band together to defend the inalienable right to live here or anywhere else, and who face a whole range of